



La théorie leibnizienne de l'harmonie préétablie: Un continuum théorique des réseaux sociaux

Mahamoudou KONATÉ

Université Peleforo GON COULIBALY

komahfr@yahoo.fr

komahfr@upgc.edu.ci

Résumé : Parmi les nombreuses découvertes et inventions de Leibniz, figure en bonne place sa célèbre théorie de l'harmonie préétablie. À travers cette théorie, Leibniz parvient, par la rigueur logique qu'il maintient dans ses raisonnements, à construire un système qui concilie parmi les substances simples à la fois leur spontanéité et leur communication. Quoique métaphysique à l'origine, le paradigme leibnizien de l'harmonie préétablie révèle, à travers la monade, l'image la plus adéquate pour représenter l'ontologie de l'individu à l'ère de la civilisation numérique. C'est bien à partir de cette image de la monade renfermée sur elle-même que l'on peut saisir l'individu 2.0 dans les contradictions qui lui sont propres, mais aussi dans ses rapports avec ses semblables. Toutefois, l'usage des réseaux sociaux n'est pas seulement une simple pratique ludique, car il affecte l'être humain en profondeur et modifie insensiblement son identité personnelle et sociale. À travers une démarche analytique et prospective, ce texte se propose, à partir du paradigme leibnizien de l'harmonie préétablie, de construire une réflexion philosophique à portée éthique sur le phénomène des réseaux sociaux.

Mots clés : Communication – Éthique - Harmonie préétablie – Information – Monade - Réseaux sociaux

Abstract: Prominent among Leibniz's many discoveries and inventions is his famous theory of pre-established harmony. Through this theory, Leibniz manages, through the logical rigor that he maintains in his reasoning, to build a system that reconciles among simple substances both their individuality and their communication. Although originally metaphysical, the Leibnizian paradigm of pre-established harmony reveals, through the monad, the most adequate image to represent the ontology of the individual in the era of digital civilization. It is from this image of the monad enclosed in itself that we can grasp the individual 2.0 in the contradictions that are specific to him, but also in his relationships with his fellows. However, the use of social networks is not only a simple playful practice, because it affects the human being in depth and imperceptibly modifies his personal and social identity. Through an analytical and prospective approach, this text proposes, from the Leibnizian paradigm of pre-established harmony, to build a philosophical reflection with an ethical scope on the phenomenon of social networks.

Keywords: Communication – Ethics – Pre-established harmony – Information – Monad - Social networks



Introduction

Le problème corps-esprit ou la relation de l'esprit au corps occupe une position importante dans les débats philosophiques. Ce problème place au centre de la réflexion philosophique la question des relations entre les états mentaux et les états physiques. Comment l'esprit agit-il sur le corps ? Pour les cartésiens, le corps et l'âme étant deux substances réellement distinctes il en découle que l'action du corps sur l'esprit et de l'esprit sur le corps est impossible en dehors de l'intervention divine. Leibniz refuse le dualisme cartésien et propose sa théorie de l'harmonie préétablie pour expliquer la communication entre les monades. Le but de cette contribution est d'analyser la portée philosophique du paradigme leibnizien de l'harmonie préétablie à l'aune du phénomène des réseaux sociaux numériques. D'où la formulation du problème suivant: la théorie leibnizienne de l'harmonie préétablie peut-elle servir de substrat pour conduire une réflexion philosophique sur les réseaux sociaux numériques? La thèse que nous voulons défendre est de montrer que la théorie l'harmonie préétablie peut servir de continuum pour construire une réflexion philosophique de portée éthique sur le phénomène des réseaux sociaux. Le déroulement de cette thèse se fera à la lumière d'une méthode analytico-prospective.

1. Leibniz et la question de l'union de l'âme et du corps

Pour expliquer comment l'esprit ou âme impacte le corps et vice versa, les disciples de Descartes ont recours à l'intervention divine. Bien que cartésien, Leibniz rejette la solution proposée par les disciples de Descartes. Il reproche à cette solution son manque de rigueur logique et sa non-conformité avec les principes de la dynamique. À partir de la critique de la solution cartésienne, Leibniz développe, grâce à son concept de monade, une démarche entièrement originale qui le conduit à la formulation de la théorie de l'harmonie préétablie.

1.1. La critique leibnizienne de la thèse cartésienne de l'occasionalisme

Le problème corps-esprit apparaît dès les débuts de la philosophie avec Platon. Pour ce dernier, le corps est un obstacle à l'esprit dans sa quête de vérité, et cela à double titre. D'abord, par les préoccupations de cette vie (se nourrir, se vêtir, se soigner, etc.) et ensuite par les images illusives qui viennent des sens et empêchent l'accès aux vérités de l'esprit. Il souligne à cet effet que « le corps suscite tumulte et confusion, nous étourdissant, si bien qu'à cause de lui nous sommes incapables de discerner le vrai » (Platon, 1999, 66b-d). Mais le problème philosophique de la relation du corps à l'esprit va prendre une tout autre tournure au

début de la philosophie moderne. En effet, ce problème, apparaît chez les cartésiens comme une question fondamentale de la philosophie de l'esprit, relativement à la question de savoir comment l'esprit affecte et peut être affecté par le corps. Pour Descartes, l'âme et le corps constituent deux substances distinctes à savoir la pensée et l'étendue. Le problème est donc de savoir comment deux réalités aussi hétérogènes peuvent agir l'une sur l'autre. Autrement dit, comment l'immatériel à savoir l'esprit peut-il agir sur le matériel c'est-à-dire le corps?

Descartes soutient que le corps et l'âme étant deux substances réellement distinctes il en découle que l'action du corps sur l'esprit et de l'esprit sur le corps est impossible. La distance métaphysique qu'introduit l'ontologie dualiste entre le corps et l'esprit exclut tout contact possible entre les deux substances. Dans ce contexte, comment le dualisme de Descartes explique-t-il l'action de la conscience sur la réalité physique? L'une des explications, du vieux philosophe français, requiert une intervention directe de Dieu dans toutes les interactions entre le corps et l'esprit. Les disciples de Descartes dont Malebranche, vont approfondir la question de la relation de l'âme et du corps. À la suite de leur maître, ils aboutissent à la conclusion que l'action du corps sur l'esprit et de l'esprit sur le corps est impossible. En conséquence, c'est Dieu qui agit seul, en conformant la volonté de l'esprit aux actes du corps. Le commerce des corps et des substances est toujours assuré par Dieu qui transmet lui-même le mouvement entre les corps autant qu'il bouge le corps à l'occasion des choix de l'âme ou affecte celle-ci pour répondre au mouvement du corps.

Leibniz est d'accord avec les cartésiens sur le fait que Dieu est nécessaire pour maintenir le monde mais il juge illégitime d'expliquer tous les événements particuliers et tous les détails du monde par son seul concours. G. W. Leibniz (1994, 84) écrit que :

Il est bien vrai qu'il n'y a point d'influence réelle d'une substance créée sur l'autre, en parlant selon la rigueur métaphysique, et que toutes les choses, avec toutes leurs réalités, sont continuellement produites par la vertu de Dieu : mais pour résoudre des problèmes, il n'est pas assez d'employer la cause générale, et de faire venir ce qu'on appelle *Deum ex machina*. Car lorsque cela se fait sans qu'il y ait autre explication qui se puisse tirer de l'ordre des causes secondes, c'est proprement recourir au miracle. En Philosophie il faut tâcher de rendre raison, en faisant connaître de quelle façon les choses s'exécutent par la sagesse divine, conformément à la notion du sujet dont il s'agit.

Si les cartésiens se défendent de recourir au miracle en affirmant que Dieu intervient certes exceptionnellement mais en suivant tout de même des lois fixes, Leibniz donne ici une autre définition du miracle qui consiste dans l'intervention de Dieu sans causes secondes c'est-à-dire hors du cours naturel des choses et de la contingence. Ainsi pour Leibniz, Descartes et ses

disciples font en réalité exactement ce qu'ils reprochent aux scolastiques et à leurs qualités occultes, c'est-à-dire tout expliquer par une cause qui ne nous donne pas le fonctionnement des choses et de leurs détails.

Leibniz en déduit que la démarche cartésienne conduit à l'occasionalisme qui est aussi dangereux que l'athéisme. Il propose donc un *système nouveau*, à mi-chemin du cartésianisme et de l'aristotélisme, capable de résoudre la question invariablement débattue de l'union de l'âme et du corps. Il écrit à ce sujet que :

La voie de l'assistance est celle du système des causes occasionnelles ; mais je tiens que c'est faire venir Deum ex machina, dans une chose naturelle et ordinaire, où selon la raison il ne doit intervenir que de la manière qu'il concourt à toutes les autres choses de la nature. (G. W. Leibniz, 1994, 85).

À partir de ce moment, Leibniz trouve qu'il est « déraisonnable d'introduire une intelligence souveraine ordonnatrice des choses et puis, au lieu d'employer sa sagesse, ne se servir que des propriétés de la matière pour expliquer les phénomènes » (G. W. Leibniz, 1972, 179). En effet, selon Leibniz, si supposer que la création pourrait fonctionner sans Dieu était une invitation à l'athéisme, de même il est blasphématoire de supposer que Dieu aurait besoin de corriger ce qu'il avait créé. Leibniz rejette alors la solution cartésienne du dualisme qui, selon lui, manque de rigueur logique. En lieu et place, il propose sa théorie de l'harmonie préétablie pour expliquer la relation entre les substances ou monades.

1.2. La formulation de la théorie leibnizienne de l'harmonie préétablie

À l'origine de la conception leibnizienne des rapports entre le corps et l'esprit, il y a le souci de régler les problèmes que pose le dualisme cartésien. Il faut noter que si Descartes sépare essentiellement l'âme du corps, Leibniz ne peut les concevoir séparés. Comment, dans un tel système, penser le rapport de l'âme et du corps? Leibniz explique cette concordance par une harmonie universelle entre tous les êtres, et par un créateur commun de cette harmonie à savoir Dieu. Pour Leibniz, tout se passe comme si Dieu avait créé deux horloges qu'il aurait réglées au même rythme, qu'il aurait mises en harmonie. Il y a une harmonie préétablie : les corps se règlent suivant les causes efficientes, les âmes selon les causes finales et il y a harmonie entre les causes efficientes et les causes finales.

Le concept d'harmonie préétablie n'est pas à confondre avec celui d'harmonie en général. En effet, le concept d'harmonie en général désigne une condition satisfaite au plus

haut degré par notre monde. L'une des caractéristiques spécifiques de l'harmonie générale « est le lien entre les parties individuelles qui composent un monde : plus les parties sont liées et interagissent, plus l'harmonie est grande » (M. Mugnai, 2006, 72). L'harmonie considérée dans ce sens implique en outre les valeurs esthétiques; c'est elle qui est invoquée, par exemple, lorsque nous disons qu'une œuvre architecturale est harmonieuse ou qu'un corps humain présente des membres harmonieux. L'harmonie préétablie, en revanche, est assimilable à un cas particulier de l'harmonie générale, en ce sens qu'elle présente une portée d'application plus restreinte et concerne les rapports entre l'esprit (ou âme) et le corps. Pour Leibniz, Dieu n'intervient pas pour régler les actions entre l'âme et le corps. Il les règle une fois pour toutes, au moment où il projette le monde. Ainsi Dieu a préétabli un parallélisme entre l'esprit et le corps. Cette harmonie n'est autre que l'harmonie préétablie.

Le fonctionnement basique du monde, dans la métaphysique leibnizienne, est l'entre-expression dont font preuve les monades. Il ne s'agit donc pas d'une action proprement dite au sens physique car aucune ne modifie les autres en quelque manière que ce soit. Au contraire, l'harmonie préétablie garantit à toutes les substances une concordance parfaite calculée à l'avance. Au sein de cette théorie, l'harmonie préétablie devient logiquement équivalente à une explication de l'interaction entre les monades par des transferts d'information. Mais ces transferts doivent être conçus comme antérieurs à toute matérialité, bref c'est une communication sans support qui peut être envisagée pour décrire les relations entre substances. L'ordre dans lequel est habituellement définie toute communication est donc inversé, au lieu de n'être envisagée que comme véhiculée par la matière, l'information est conçue comme première et c'est alors elle qui sert de support au monde physique. Grâce à la théorie de l'information et de la communication qu'il construit, à travers l'harmonie préétablie, Leibniz propose une description métaphysique de l'univers comme un réseau de monades connectées entre elles. À ce titre, l'axiome leibnizien peut servir de matrice pour élaborer une philosophie des réseaux sociaux numériques.

2. Contributions leibniziennes pour une philosophie des réseaux sociaux

Avec la formulation de la théorie de l'harmonie préétablie, Leibniz inaugure une théorie de l'information et de la communication des monades organisées en réseau. La monade leibnizienne, à la fois identique et différente, à la fois isolée et en réseau, ne préfigure-t-elle pas l'individu 2.0 de notre époque à la fois enfermé et connecté? Quelle est la



nature de cette pratique qui, à l'image de la monade leibnizienne, renforce la fermeture sur soi tout en insérant chacun dans des interconnexions croissantes? La philosophie leibnizienne de la monade offre des éléments théoriques et pratiques d'une réflexion philosophique sur la naissance et le développement des réseaux sociaux numériques.

2.1. Contributions théoriques à une philosophie des réseaux sociaux

L'expression réseau social est devenue courante, mais ceux qui l'emploient pour désigner des médias sociaux comme Facebook ou Instagram, ignorent souvent son origine et sa véritable signification. Quelles sont les différences entre réseaux sociaux et médias sociaux ? Incontournables dans le monde du digital, les médias sociaux sont des plateformes qui aident des individus à mettre leurs contenus en ligne : les articles, les photos, les vidéos, etc. C'est par le biais des médias sociaux que des internautes peuvent dialoguer avec les autres utilisateurs, contribuer à divers projets, recevoir les informations sur tel ou tel produit. Les réseaux sociaux sont en revanche des sites dont le but est de mettre les utilisateurs en relation entre eux. C'est le cas par exemple du "mur" sur Facebook qui permet à l'identifiant de faire des publications éditoriales, de partager des images, des liens ou des vidéos. En conclusion nous retenons que si le média social s'appuie sur la communication digitale, le réseau social quant à lui a pour but de mettre les utilisateurs en relation. Autrement dit, « le réseau social est un ensemble de relations entre un ensemble d'acteurs » (M. Forsé, 2008, 10).

Il faut noter que la notion de réseau précède de loin l'avènement des technologies numériques. En effet, issu du latin *retiolus*, le terme de réseau désigne un filet. La notion de réseau fait ainsi référence aux objets ayant l'apparence d'un filet. Cette origine du réseau remonte très loin dans l'histoire car selon C. Assens (2018, 14), « le principe du maillage est mis en avant dès le 1^{er} siècle avant J.-C., par les gladiateurs qui se servent du filet « *reta* » pour immobiliser leurs adversaires ». Mais à partir de l'époque moderne, le concept de réseau change de domaine d'application. Initialement, utilisé par les artisans et travailleurs manuels, le terme de réseau, avec l'ère industrielle et scientifique, va basculer dans l'univers de l'ingénierie et des hommes de sciences. Dans le prolongement des applications en géographie, les mathématiciens utilisent le réseau dans la théorie des graphes, pour mesurer et optimiser les flux de circulation dans une figure géométrique. Les sociologues de même, dans leurs enquêtes, vont s'inspirer de la théorie des graphes pour décrire les structures des relations qui unissent les individus et les groupes. La notion de groupe renvoie ici à l'idée de communauté ou de réseau au sens moderne.

Au niveau philosophique, Leibniz est l'un des premiers auteurs à avoir utilisé la modélisation mathématique pour analyser la relation entre les êtres et les choses. À cet effet, il écrit ceci : « Cette liaison ou cet accommodement de toutes les choses créées à chacune et de chacune à toutes les autres, fait que chaque substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres, et qu'elle est par conséquent un miroir vivant perpétuel de l'univers. » (G. W. Leibniz, 1991, 156). Chaque monade est donc reliée à Dieu qui transmet la même information à toutes les autres monades. Ainsi, chaque monade est en relation d'interconnexion, que Leibniz nomme harmonie préétablie, par le biais d'un réseau, invisible et participatif. C'est cette théorie leibnizienne que la technologie moderne a imité avec l'Internet à haut débit.

Ce faisant, Leibniz apparaît comme le premier philosophe ayant pensé le réseau social en tant que possibilité de communication entre des individus hermétiquement fermés sur eux-mêmes. Tous les internautes sont des monades sur un pied d'égalité, à la fois autonomes et connectées, qui surfent sur le même univers (la Toile), et ainsi le reflètent. V. Tirioni, (2014, 162) met en relief l'analogie entre les monades leibniziennes et les internautes :

Dans *La Monadologie*, c'est l'intervention d'un tiers qui permet aux monades d'être l'une à l'écoute de l'autre, en raison du partage d'une nature ontologique commune. Si pour Leibniz, selon l'esprit des temps, ce tiers est Dieu, pour notre époque digitale, ce tiers est sans doute Internet. Ainsi les individus écoutent les autres altérités se reflétant en un jeu de miroir qui donne le vertige. La perte d'un principe divin a été comblée par une entité tout aussi immatérielle et puissante.

À travers la théorie des monades interconnectées entre elles, la philosophie de Leibniz nous offre l'image la plus adéquate pour représenter l'ontologie de l'individu à l'ère numérique.

Les jeunes adeptes des réseaux sociaux sont parfois désignés par le pseudonyme de "Génération Y" partageant avant tout une culture commune assez bien illustrée par V. Tirioni, (2014, 158) :

Il n'est pas rare de voir dans les transports en commun ou dans la rue des jeunes avec des écouteurs dont la forme a inspiré l'étiquette "génération Y", qui désigne tout adolescent né de l'ère numérique et ayant grandi dans cet environnement. Semblable à une épidémie virale, cette pratique a fini, en peu de temps, par contaminer aussi les quadragénaires.

Il existe plusieurs caractéristiques communes entre cette génération et la monade leibnizienne. D'abord, à l'image de la monade close et renfermée sur elle-même, il existe un véritable culte de l'individu chez les jeunes internautes, une véritable "égologie" qui fait qu'un Y ne veut ressembler à aucun autre. C'est un processus d'individuation psychique et collective qui fait que l'individu ressent le besoin d'appartenir à un groupe et d'en partager les valeurs et les

codes comportementaux ou vestimentaires tout en voulant préserver son identité. C'est ce qui pousse V. Tirioni (2014, 158) à dire que :

Avec Internet, la verticalité du processus d'imitation et de distinction a laissé place à l'horizontalité de la diffusion des codes symboliques parmi lesquels les individus, grandis dans et avec la génération Y, peuvent choisir en toute liberté et sans aucun conditionnement extérieur autre que leur bon plaisir. Les modèles parentaux ou des générations précédentes sont perçus comme ringards et obsolètes.

Le deuxième trait de ressemblance entre la génération Y et la monade est l'interconnexion entre les individus. Si cette boulimie de liberté de choix et de consommation renforce sans doute une pratique individualiste qui amène à des egos hypertrophiés, il est aussi vrai que les autres sont perçus tout simplement comme un miroir. Pour V. Tirioni (2014, 158) :

Un jeune Y ayant un compte Facebook liste ses amis, virtuels ou pas, comme un signe de respectabilité et de succès : l'autre n'est pas saisi dans sa transcendance infinie, laquelle nous oblige à sortir de notre propre immanence pour découvrir à la fois notre propre finitude et l'Infini transcendant. L'autre est le reflet de l'image que le jeune Y veut donner de lui-même, avec la multitude de contacts et d'amitiés collatérales qu'il peut amener en dot.

Ainsi en partant d'une analogie entre les monades leibniziennes et les jeunes Y, nous voyons comment la théorie leibnizienne de la communication entre les monades nous offre un paradigme épistémologico-anthropologique pour théoriser les réseaux sociaux numériques.

2.2. Contributions pratiques à une philosophie des réseaux sociaux

La contribution pratique de Leibniz à l'avènement des réseaux sociaux numériques réside dans ses travaux sur la dyadique ou numération binaire. Il est vrai qu'au départ, Leibniz accordait une signification métaphysique à ce projet. Exactement comme la totalité de l'arithmétique binaire pouvait être dérivée de 1 et de 0, de même tout l'univers était engendré à partir de l'être pur (Dieu) et du rien. L'acte créateur de Dieu revenait à un calcul mathématique du nombre le plus parfait dérivable à partir des combinaisons de 1 et 0. Le modèle de la création découvert par Leibniz est, affirme (R. Bouveresse, 1994, 34) : « un, est suffisant pour dériver tout à partir de rien ». La numération binaire, représente ainsi le symbole de la création continue. Mais pour Leibniz, l'on peut appliquer le calcul sur bien d'autres choses que des nombres. Il peut donc y avoir une mathématique non seulement des nombres, mais également des concepts et des propositions. Les mots du langage naturel étant vagues et volatiles, la rigueur ne peut s'affirmer que dans un algorithme faisant appel à la raison. L'algorithme est l'apprentissage automatique binaire, c'est la science du numérique ou l'intelligence artificielle. Ce projet de langue formelle reposant sur une analyse rationnelle du

savoir serait exprimé dans un ensemble de signes matériels, maniables et reproductibles. C'est pourquoi, G. Chazal (1995, 83) souligne que l'informatique « fonctionne selon une conception de la logique, qui est celle d'Aristote ou de Leibniz, c'est-à-dire une logique qui est à la fois l'ensemble des règles de l'entendement et un reflet de l'ordre du monde ».

L'ordinateur n'est pas une simple calculatrice. En effet, à la différence de la calculatrice, l'ordinateur est une machine fortement automatisée « disposant d'une mémoire étendue et d'une unité de commande interne, qui effectue des opérations logiques de calcul et de transfert de l'information grâce à des algorithmes enregistrés » (P. Breton, 1987, 75). Or qu'est-ce qu'un algorithme? C'est un ensemble de règles rigoureusement définies constituant un schéma de résolution d'un problème donné. La démarche algorithmique emprunte sa rigueur à la logique, outil démonstratif par excellence inventé par Aristote, développé et promu par Leibniz. On saisit par-là, comment le leibnizianisme a fourni les grilles d'une compréhension de l'informatique. À ce sujet, affirme (G. Chazal, 2000, 145): « l'informatique tente de réaliser aujourd'hui le rêve leibnizien d'une construction des signes et de symboles parallèles au monde, un miroir dynamique des choses et des événements. » Avant les systèmes formels contemporains, inaugurés par les informaticiens modernes, Leibniz avait élaboré un programme de recherche qui devrait aboutir à la programmation des ordinateurs à l'origine d'Internet et des réseaux sociaux numériques.

3. De l'ambivalence des réseaux sociaux à la nécessité de leur usage éthique

Les réseaux sociaux numériques sont devenus les vecteurs les plus importants des sociétés postmodernes, transformant la planète entière en des communautés d'amis. Toutefois, la portée des réseaux sociaux numériques est d'autant plus grande qu'elle renouvelle l'ontologie des liens sociaux. En effet, plus qu'une mode ou une pratique ludique, l'usage des réseaux sociaux numériques affecte l'être l'humain en profondeur et modifie insensiblement son identité personnelle et sociale. Quelle posture éthique adopter face à l'accroissement de ce phénomène?

3.1. Les réseaux sociaux numériques entre réalité et virtualité

Les hommes et les femmes de presque tous les âges, s'expriment, s'informent, échangent et commercent 24 heures sur 24 sur les réseaux sociaux. Il y a une extraordinaire virtualisation de la dynamique sociale qui happe la vie elle-même dans toutes ses dimensions.

L'enjeu majeur du développement et de la prolifération de ces réseaux se situe dans des aspirations fondamentales de l'homme des sociétés postindustrielles. Plus précisément, il s'agit, selon les propos de C. Assens (2018, 16), « de tisser des liens sociaux, comme un *homo reticulus*, pour se protéger des crises, saisir des opportunités, ou construire une identité dans la quête de sens. De ce point de vue, le réseautage est une activité essentielle pour permettre à chacun de cultiver, dans des réseaux sociaux, son capital relationnel, comme un bien plus précieux que le patrimoine matériel » Ainsi sur le plan social, le réseau trouve sa raison d'être dans sa capacité à fédérer les acteurs qui le composent, en respectant d'un côté l'autonomie, mais en favorisant d'un autre côté leur collaboration dans le cadre de l'*affectio societatis*. C'est par exemple le cas de Facebook, le réseau social numérique le plus répandu dans le monde. Conçu et installé au départ à Harvard par des étudiants pour communiquer entre eux, Facebook s'est rapidement diffusé au grand public et est devenu un instrument extrêmement efficace pour la sociabilité.

Toutefois, les réseaux sociaux numériques ne sont pas seulement des plateformes de communication et de partage d'information mais un véritable phénomène de société qui modifie considérablement certains éléments clés du tissu social. Pour A. Durfour (1996, 107), « Internet détruit le lien social puisqu'il dénature les rapports humains en favorisant une forme de communication sans contact réel » La relation sociale, par la médiation des technologies de l'information et de la communication, fait que chaque individu est techniquement connecté avec l'autre mais pas socialement. Dès lors, « la communication est devenue une dimension essentielle dans la logique de réseau social parfois au détriment de la profondeur des relations et de la nature du message » (D. Assens, 2018, 18). Enfermés dans notre petite bulle autarcique et défensive, avons-nous connaissance de l'existence de l'autre ? L'émergence et l'utilisation de plus en plus diffuse des réseaux sociaux numériques tendent à rendre inopérants les réseaux sociaux familiaux traditionnels. La dématérialisation de la relation sociale contribue à la définition d'un nouveau type de lien social, qui repose sur une communication constante et ubiquitaire, tout en appauvrissant la riche dimension humaine, faite de communication non verbale, de regards et de contacts.

L'une des principales raisons pour ouvrir un compte et l'alimenter en informations, c'est « l'amélioration de l'image de soi par une construction collective générée par des interactions sociales dans le réseau » (H. M. Badau, 2015, 284). Le nombre de mentions "J'aime" reçues, les commentaires et le nombre de partages construisent et valident les critères qui composent l'image de soi. Et le contenu posté sur les réseaux sociaux joue un rôle

extrêmement important dans ce processus. Cependant, les individus publient uniquement les aspects de la réalité qui leur sont favorables en construisant une réalité projective, narcissique. L'information qui confère à son auteur une image négative est oblitérée, alors que celle qui attire l'attention et engendre des demandes d'amitiés et des mentions "J'aime" est privilégiée. La visibilité des jeunes Y est directement et proportionnellement dépendante du nombre de contacts obtenus. Pour certains utilisateurs assidus des réseaux sociaux numériques, l'idéal est de comptabiliser le plus grand nombre d'amis possibles sur sa page. Que signifie alors pour l'individu un tel lien?

Déjà à son époque, Aristote tentait de mettre en garde ces concitoyens contre la tentation d'avoir un grand nombre d'amis, source d'appauvrissement du lien social. Il écrit à ce sujet que:

C'est sans doute sagesse de ne pas chercher à avoir le plus grand nombre d'amis possible, mais de chercher seulement à avoir un nombre tel qu'ils puissent vivre avec nous une vie d'intimité. Car on avouera qu'il n'est pas non plus possible d'avoir une amitié intense pour une masse de gens » (Aristote, 1967, livre IX, 10, 1171a 1).

En effet, si pour Aristote, l'amitié est essentiellement associée à la construction identitaire personnelle, aujourd'hui elle reste essentiellement valorisée comme un moyen d'exister virtuellement. Autrement dit, ce puissant sentiment de sociabilité qu'est l'amitié, désormais sous l'impact des réseaux sociaux numériques, « se dispense de ce mystère qu'est le visage de l'autre comme porte d'entrée à la transcendance infinie de toute altérité » (V. Tirioni, 2014, 162). Tout se passe comme si, pour les réseaux sociaux numériques, « le lien amical était devenu, au pire, une application informatique comme une autre ou un produit marchand qu'il serait possible d'acheter, de vendre, d'échanger, de comptabiliser » (M.-C. Smyrnelis, 2010, 25). L'individu est "sous-socialisé" selon l'expression de M. S. Granovetter ou "atomisé" à la manière de la monade leibnizienne. Il croit agir selon son intérêt propre, mais sans le savoir, ses décisions sont définies par des algorithmes et se prennent finalement dans un vide social.

Dans ce contexte, la modernité actuelle, loin d'être uniquement une avancée technologique, n'est-elle pas au contraire une remise en question de l'homme? Autrement dit, plus qu'une nouvelle humanité, les réseaux sociaux numériques ne reflètent-ils pas au fond une société en perte d'humanité? Comme réponse à ces interrogations, J.-M. Besnier, (2011, 830) écrit que :

Les deux facteurs de l'homínisation, la technique et le langage, les outils et la parole, fonctionnaient de concert dans la construction de l'humanité. Or on assiste aujourd'hui à un déséquilibre en faveur de la technique : le langage est de plus en plus diminué et menacé par

les machines qui veulent le simplifier, le transformer, le rendre inutile. Que l'on songe à l'effet de simplification extrême produit sur le langage par les technologies du Web ou le recours aux SMS.

Pour peu que l'on y regarde de près, on s'aperçoit que sur les réseaux sociaux numériques, la communication est devenue instrumentale. En s'instrumentalisant, elle perd sa dimension compréhensive qui garantit les conditions d'une communication optimale et plus humaine. Le paradoxe est que nous vivons désormais dans un univers où nous communiquons par les instruments qui ont, précisément affaibli la communication. Et encore plus paradoxale, l'univers au sein duquel on ne sait plus communiquer humainement est appelé société de l'information et de la communication.

La mutation intervenue dans la communication avec les réseaux sociaux numériques, est l'expression d'un saut non pas qualitatif, mais quantitatif. Cette constatation pousse J.-M. Besnier (2011, 830) à dire que « l'homme que les technologies du virtuel vont réinventer aura peut-être bientôt perdu la parole et il ne connaîtra plus d'autres symboles que ceux qui servent la cause de la numérisation ». Il en découle que désormais, par la médiation des technologies numériques de l'information et de la communication, chaque individu est techniquement relié à l'autre, mais pas socialement. Grace aux réseaux sociaux numériques, les distances physiques se réduisent mais pas nécessairement les distances sociales. L'extension et la célérité des réseaux sociaux numériques nous permettent d'entrevoir, ainsi, une panoplie de préoccupations à portée éthique liée au rapport à l'altérité. Les nombreux corollaires et enjeux souvent déshumanisants que favorise cette situation, interpelle toute conscience éclairée à initier une réflexion éthique, en vue de permettre aux utilisateurs des réseaux sociaux numériques d'adopter des attitudes responsables.

3.2. Pistes leibniziennes pour une éthique des réseaux sociaux

Formidables moteurs de changement, les réseaux sociaux numériques méritent réflexion si l'on veut qu'ils soient facteurs de progrès et qu'ils restent un outil répondant aux finalités sociales et aux valeurs. Mais, les procédures éthiques identifiées dans d'autres domaines ne peuvent pas être transplantées aisément dans le cyberspace, où demeurent encore de nombreux aspects en débat. Pour sortir de cette impasse, la solution n'est pas de multiplier les interdictions, aggravant les contraintes qui pèsent déjà sur les internautes. Au contraire, il faut plutôt créer les conditions de la confiance pour que les internautes puissent explorer toute l'ampleur et l'importance des réseaux sociaux, tout en demeurant respectueux des droits des personnes. Il s'agit de mettre en avant le rôle actif des utilisateurs des réseaux

sociaux numériques, à l'aide de leur expérience et de leur réflexion, afin de les amener à contribuer à la co-construction d'un cadre éthique adéquat validé et accepté par les utilisateurs eux-mêmes.

Leibniz présente, du point de vue de l'éthique, une inspiration proche de l'antiquité où l'idée de sage, plus que celle de la loi organise la réflexion sur les conduites. Il en découle, pour Leibniz, que la liberté est davantage un développement de l'être vers son bien, qu'une indépendance à l'égard des déterminations naturelles. L'interconnexion des monades fait que rien ne se passe dans l'une sans affecter si peu que ce soit toutes les autres. Ces liaisons naturelles de toutes les actions et perceptions font une conjugaison universelle, ou une solidarité de fait. L'individu agissant peut ignorer cette solidarité, mais son intérêt est de la prendre en compte, car elle est la condition de la vie en commun. C'est pourquoi, l'individu doit prendre en considération les relations entre ses actions et celles des autres êtres de l'univers. Pour M. De Gaudemar, (2005, 119), « cette obligation n'est pas absolue comme un impératif catégorique, mais elle est naturelle et recommandable. Avant tout jugement de valeur, et le précédant, il y a un niveau naturel de l'évaluation, une approche conséquente de la conduite ».

C'est ce qui a fait dire à beaucoup d'exégètes que l'éthique leibnizienne s'inscrit dans une perspective conséquentialiste. Pour Leibniz, du seul fait qu'il existe une tendance naturelle de l'homme à la conservation de soi et au bonheur, ainsi que des rapports relativement stables et intelligibles entre l'individu et son environnement, il existe des lois naturelles "obligatoires", non en tant que fin par elles-mêmes comme le préconisent le normativisme, mais comme moyens déterminés par la raison. Il en découle que « tout le développement de l'éthique leibnizienne n'est que l'explication et l'extension de cette conception primordiale au sens précis où la monade éclaircissant ses perceptions les étend à une plus grande partie de l'univers » (R. Sève, 1989, 70). Comment investir le capital de l'éthique leibnizienne dans la recherche d'une éthique des usages des réseaux sociaux?

Le questionnement éthique ici ne consiste pas à dicter ce qui est correct ou pas, mais plutôt d'essayer de comprendre ce qui est en jeu. Pour ce faire, la réflexion éthique doit trouver des points communs dans les repères de chacun pour les relier entre eux. Cependant, dans nos sociétés démocratiques avancées où l'individualisme, loin d'être vertu et autonomie, signifie au contraire passivité voire apathie, qu'est-ce qui peut devenir facteur d'universalisation? En effet, si la société est "atomisée" en une poussière infinie de

"Narcisse", comment alors requérir, pour l'éthique, un principe possédant une validité universelle? Par sa doctrine de l'amour qui reprend la distinction augustinienne de l'*uti* et du *frui*, Leibniz établit un pont entre intérêt, utilité et désintéressement. Car, nous prenons du plaisir à l'amour, plaisir qui nous permet des actions désintéressées. L'amour suppose quelque chose comme une réciprocité au moins virtuelle. La réciprocité de l'amour permet de comprendre comment chacun, en voulant son propre bien, veut celui de l'autre, étendue par la sagesse à la connaissance vraie de l'universel, et cette réciprocité constitue la forme par excellence de la justice.

Pour le bon fonctionnement de nos sociétés, surtout pour la cohésion sociale, nous devons nous aimer les uns les autres. L'amour peut nous aider à triompher du mal, parce qu'il ne s'agit pas ici, d'appliquer à la lettre la formule de Saint Augustin: aime et fais ce que tu veux, car de nos jours, la charité sert davantage d'argument de propagande que de principe de vie. Il ne s'agit pas non plus d'appliquer une justice froide et désincarnée fondée sur les notions de Bien et du Mal. Mais il s'agit de redécouvrir l'importance du lien interhumain par une nouvelle pratique des relations au monde et à autrui. Cette pratique conçue et vécue comme acte d'amour et de raison s'appelle la solidarité. À cet effet, écrit R. Chappuis (1999, 67), « cette solidarité mérite d'être appliquée à tous les citoyens du monde pour construire l'édifice de l'humanité.» Pour Chappuis, réconcilier les exigences de l'amour avec celles de la raison par une solidarité vécue à tous les niveaux des activités familiales, sociales et professionnelles, c'est apprendre à retrouver le sens de la vie, d'une vie qui porte en son sein sa part d'humanité. La relation d'amitié sur les réseaux sociaux ne peut jouer son rôle fondamental de sociabilité que si les mentalités évoluent vers plus de fraternité, plus de solidarité. La véritable amitié nous permet de prendre conscience de notre existence dans une communauté humaine.

C'est pourquoi toute la tradition philosophique, depuis Aristote, insiste sur le critère du choix de l'ami, et place cette possibilité de choix au centre de la dimension éthique de l'amitié. En effet, on ne peut être l'ami de tout le monde. On doit aimer ses amis mais on ne doit pas les aimer de façon inconditionnelle. Les devoirs liés à l'amitié naissent après l'amitié elle-même, car comme l'affirme si bien G. Manhes, 2009, 204 :

Il n'y a pas d'amitié indépendamment de l'ami, ni de substantification qui ancrerait l'amitié dans une quelconque ontologie et en ferait un être. L'ami est le résultat d'un choix d'objet donc d'une distinction, d'une élection et d'un jugement, et l'amitié n'a de valeur que comme

fait d'une relation à l'unicité de l'autre aimé et non comme projet en soi. L'ami est un autre toi, mais l'amitié n'a pas d'en soi.

L'amitié prolonge donc l'amour au-delà du besoin, pour ouvrir au désir civilisationnel. Les amis d'un réseau sont nécessairement fédérés par des valeurs communes. Ces valeurs rendent les membres solidaires entre eux, elles permettent de pérenniser leurs rapports et confèrent à leur communauté une stabilité. Si les éléments fédérateurs sont essentiellement d'ordre technique (seuil d'activation, procédures, normes techniques, interfaces) alors on se situe dans le cadre d'un média social. Mais si les éléments fédérateurs portent sur l'identité, le langage, la connaissance, la culture et les valeurs sociales, alors on se situe dans un réseau social. Dans ce dernier cas, les éléments fédérateurs permettent aux membres de construire une relation de confiance profondément imprégnée de valeurs éthiques comme la reconnaissance, le respect, la solidarité, l'équité, la responsabilité, etc.

Conclusion

Toutes les grandes ruptures dans l'histoire des technologies d'information et de communication ont suscité des controverses prenant la forme de véritables paniques morales. Avant l'Internet, la photographie, le téléphone et la télévision ont déclenché d'intenses débats cristallisant des craintes de tous ordres. Aujourd'hui, l'essor accéléré des réseaux sociaux dans le monde fait naître le même type d'interrogations. S'y confronte la promesse euphorique d'un monde d'échanges horizontaux entre les individus à la menace catastrophiste d'une disparition de la vie privée et d'une société de surveillance généralisée, dans laquelle chacun vivrait sous le contrôle et le regard des autres. Les réseaux sociaux numériques introduisent également une logique du calcul dans les relations sociales des individus, à savoir la fabrication d'une image de soi avantageuse, l'utilisation opportuniste des amis numériques, la logique de réputation qui exacerbe les inégalités sociales et culturelles entre ceux qui parviennent à construire un réseau de contacts large et hétérogène et ceux qui restent enfermés dans un espace relationnel réduit et homogène. C'est l'ensemble de ces distorsions qui ont poussé L. D. Brabandere (2021) à dire que « Internet est aujourd'hui un monde violent et un peu de sagesse serait bienvenue. Vivement que les philosophes nous aident à bâtir un World Wise Web ». La construction d'un monde numérique sage, c'est-à-dire un univers de communication relationnelle basé sur des valeurs humaines et humanistes exige une théorisation philosophique à portée éthique des réseaux sociaux. À travers sa tentative de modélisation d'une théorie de la communication entre les monades, Leibniz nous offre de



précieux outils cognitifs pour une renaissance éthique. C'est en établissant des limites volontaires à sa puissance et à ses désirs que l'homme se fait valoir en tant qu'être rationnel. De ce point de vue, Leibniz nous fait avancer sur le chemin de la recherche d'une éthique capable d'éclairer les actions et les réflexions sur les réseaux sociaux numériques.

Références bibliographiques

Aristote, 1967, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Vrin.

ASSENS Christophe, 2018, « Histoire des réseaux sociaux de l'ère du troc à l'économie collaborative », *Questions de management* No 22, <https://www.cairn.info/revue-questions-de-management-.2018-3-page-13.htm>, p. 13-21.

BADAU Horea Mihai, 2015, « Le passage de l'alphabet écrit à l'alphabet visuel », *Vers une Culture Medi@TIC*, Paris, l'Harmattan.

BESNIER Jean-Michel, 2011, « Les nouvelles technologies vont-elles réinventer l'homme ? », *Études* N° 4146.

BOUVERESSE Renée, 1994, *Leibniz*, Paris, P.U.F.

BRETON Philippe, 1987, *Histoire de l'informatique*, Paris, La Découverte.

CHAPPUIS Raymond, 1999, *La solidarité : L'éthique des relations humaines*, Paris, P.U.F.

CHAZAL Gérard, 1995, *Le miroir automate. Introduction à une philosophie de l'informatique*, Seyssel, Éditions Champ Vallon.

CHAZAL Gérard, 2000, *Les réseaux du sens : de l'informatique aux neurosciences*, Seyssel, Éditions Champ Vallon.

DE GAUDEMAR Martine, 2005, « Relativisme et perspectivisme chez Leibniz », *Dix-septième siècle* N° 226, <https://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2005-1-page-111.htm>, p. 111-154.

DURFOUR Arnaud, 1996, *Internet*, Paris, P.U.F.

FORSÉ Michel, 2008, « Définir et analyser les réseaux sociaux. Les enjeux de l'analyse structurale », *Informations sociales*, N° <https://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2008-3-page-10.htm>, p. 10-19.

GODEFROY Dang Nguyen et LETHIAIS Virginie, 2016, « Impact des réseaux sociaux sur la sociabilité », *Réseaux* N° 195, <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2016-1-page-165.htm>, p. 165-195.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1994, *Système nouveau de la nature et de la communication des substances et autres textes (1650-1703)*, Paris, Flammarion.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm G. W., 1972, *Œuvres choisies* tome 1, Paris, Aubier/Montaigne.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1991, *La Monadologie*, Paris, Librairie Générale Française.

MANHES Géraud, 2009, « La puissance de l'amitié », *Libres cahiers pour la psychanalyse* N° 19, <https://www.cairn.info/revue-libres-cahiers-pour-la-psychanalyse-2009-1-page-189.htm>, p. 189-205.

MUGNAI Massimo, 2006, "Leibniz, le penseur de l'universel" in *Les génies de la science* N° 28.

Platon, 1999, *Phédon*, traduction et présentation de Monique Dixsaut, Paris, Flammarion.

TIRIONI Valentina, 2014, « Génération Y et monade leibnizienne », *Hermès, La revue* N° 68, <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2014-1-page-158.htm>, p. 158-163.

SÈVE René, 1989, *Leibniz et l'école moderne du droit naturel*, Paris, P.U.F.

SMYRNELIS Marie-Carmen, 2010, « Amitiés, des sciences sociales aux réseaux sociaux de l'internet », *Transversalités*, N° 113, <https://www.cairn.info/revue-transversalites-2010-1-page-7.htm>, p. 7-30.

Sitographie

BRABANDERE Luc De, Critique de la raison numérique, https://www.scienceshumaines.com/critique-de-la-raison-numerique_fr_43249.html, consulté le 24 novembre 2022.